donnerait sans doute pas les 100 ou 150 pages habituelles, mais peu importe, si l'auteur arrivait à un résultat neuf.

Un tel livre est-il justifié? Sans aucun doute, et ce que j'ai dit le prouve assez. Comme le dit excellemment M. Marouzeau : « Fruit d'une conception esthétique quasi idéaliste — ou si l'on veut intellectuelle —, la littérature latine exige pour être bien comprise l'appel aux réalités sous-jacentes, dont justement elle nous refuse pour l'ordinaire la connaissance. » Il est fort clair qu'on comprendra mieux une lettre de Cicéron, quand on saura comment une lettre était alors dictée ou acheminée. On comprendra mieux un brillant développement de Sénèque et ses images, quand on saura quelles allusions il contient au tous-les-jours. Est-il justifié après celui de M. Carcopino? Sans aucun doute aussi, car la matière est si vaste et si prenante qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que deux ouvrages lui soient consacrés en langue française, sans oublier le *compendium* si intelligent de M. Grimal. Mais, cela posé, je me permettrai certaines réserves. Le fait que cette *Vita Romana* soit le composé de deux livres distincts donne au plan une sorte de déséquilibre, et ce déséquilibre est accentué par le dispersement chronologique. A mon sens, la supériorité de la *Vie quotidienne* est là. Outre qu'il avait apporté beaucoup de nouveau, entre autres par un sagace dépouillement des textes juridiques, M. Carcopino avait en historien compris qu'on ne pouvait mettre sur le même plan la Rome de Numa et celle de Constantin, et il a centré son exposé sur la brillante époque qui va des Flaviens aux premiers Antonins, une période qu'aurait pu vivre un seul et même personnage doué d'une solide santé. Dans la *Vita Romana*, on passe trop aisément du temps des guerres puniques à celui des impératrices syriennes ; un lecteur averti fera le départ, mais il y a danger pour un débutant ès choses romaines. Que l'éminent juriste me pardonne ces réserves : il sait bien qu'elles n'empêcheront nullement l'édition française de son fameux ouvrage de remporter un immense succès, auquel je serai le premier à applaudir.

Marcel DURRY.

Archéologie et topographie.

Raymond BLOCH, *L'art et la civilisation étrusques* (Coll. « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui ») : Paris, Plon, 1955, 232 pages, nombreuses illustrations et planches.

M. R. Bloch, qui a retrouvé au nord du lac de Bolsena les antiques murailles de Volsinii, est sans doute celui de nos jeunes savants qui connaît le mieux les problèmes étrusques. C'est dire comme il est important que nous ayons de lui une mise au point.

Il s'est proposé dans le présent ouvrage de donner surtout un inven-

taire, un classement, une explication des documents archéologiques. Le plus grand mérite du livre, c'est l'extrême soin attribué à la chronologie. Dès la préhistoire, il observe, par exemple, qu'on incline maintenant à « enfermer l'évolution intérieure du villanovien à l'intérieur du VIII^e siècle » (p. 13). Pour les peintures de la tombe François à Vulci, pour la ciste Ficoroni, il apporte des précisions remarquables et corrige des erreurs graves.

Les illustrations, dont la présentation est parfaite, sont choisies de manière à constituer un musée, où bien des pièces peu connues sont pour la première fois réunies. La bibliographie d'ensemble facilitera les recherches.

Il est permis d'observer pourtant que le titre ne correspond pas exactement au texte : une étude sur la « civilisation » devrait comporter sans doute un chapitre sur la religion, qui manque ici, sauf de bonnes indications sur les rites funéraires. Force sera donc de se reporter à un petit livre du même auteur, *Les Étrusques* (Collection « Que sais-je? » 1954).

On regrettera que les dimensions de l'ouvrage n'aient pas permis à l'auteur de donner certains développements nécessaires. La civilisation villanovienne paraît présentée comme un phénomène purement italique ; pourtant, c'est bien vers l'Europe centrale qu'il faut chercher l'origine du vase biconique. Est-il même permis d'enfermer la civilisation villanovienne tout entière dans le VIII^e siècle? M. Bloch a récemment exploré une nécropole proche de Bolsena qu'il date du VII^e siècle et qui présente le *facies* villanovien. A Bologne, la civilisation étrusque ne supplante la civilisation villanovienne qu'au VI^e siècle.

J'aurais souhaité que la gravité du *hiatus* du V^e siècle fût plus fortement marquée. L'interruption des relations entre le bassin oriental et le bassin occidental de la Méditerranée est à cette époque un événement considérable.

Sur l'interprétation d'un monument, je ne serais pas d'accord avec l'auteur. Il croit voir sur la belle fresque de la tombe du Typhon « une troupe pitoyable de jeunes gens poussés vers l'enfer ». Dans une étude récente publiée dans les *Cahiers d'histoire mondiale*, j'ai proposé d'y reconnaître le cortège de prêtres, de démons, de parents qui escortent vers les enfers le jeune mort qui est le personnage central. Ce tableau me paraît être le prototype du relief du Velatus de l'*Ara Pacis*.

Soyons heureux de la place que M. Bloch assure à la France dans le domaine des études étruscologiques et souhaitons que de jeunes chercheurs se groupent autour de lui.

A. PIGANIOL.

J. Lugli, *Fontes ad topographiam Veteris Vrbis Romae pertinentes*, III, libri VIII-XI : Rome, 1955, 354 pages in-8° et 9 planches.

La présentation et l'éloge de cette œuvre de longue haleine ne sont plus à faire. Il n'y a qu'à annoncer aux spécialistes de l'antiquité la bonne nouvelle de la parution du troisième volume, qui commence à nous donner les fiches concernant les régions d'Auguste : I : *Porta Capena* ; II : *Caelimontium* ; III : *Isis et Serapis* ; IV : *Templum Pacis* (p. VIII, la Table des matières porte par erreur : « *Regio XI* »). Et dans chaque région est suivi l'ordre suivant : *descriptiones*, — *uici*, — *aedes sacrae* (par ordre alphabétique des divinités) et *opera publica* (par ordre alphabétique des noms de monuments : *arcus*, *balnea*, etc...), — *domus*, *collegia*, *sepulcra*, *signa*. Certains monuments qui sont en bordure du *Forum* tout en appartenant aux régions limitrophes seront traités avec la Région VIII. Les planches reproduisent des monnaies où figurent des édifices publics et d'excellentes photographies de la *Forma Vrbis*. Félicitons et remercions une fois de plus M. Lugli et avec lui ses dévoués collaborateurs, C. Caprino, F. Panvini-Rosati, M. Panvini-Cotelessa.

Marcel Durry.

C. C. van Essen, *La topographie de la Domus aurea Neronis* : Medelingen der kon. Nederlanske Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterkunde, nieuwe reeks, 17, 12, p. 371-398, 3 pl. Amsterdam, 1954.

Le titre de cette dissertation dit bien ce qu'elle contient : ce n'est pas une description de ce qu'il reste de la *Domus aurea* ou une reconstitution de son plan (impossible à établir avec le peu que nous en savons), pas davantage une étude de sa décoration telle qu'à travers Pline l'Ancien et quelques panneaux arrivés jusqu'à nous on l'a tentée plusieurs fois (voir Lugli, *Roma antica, il centro monumentale*, 1946, p. 348 et suiv.) : C. C. van Essen s'est seulement demandé, après d'autres, sur quelle superficie elle s'étendait. Après avoir réuni les textes et relevé les moindres vestiges de ses murs, il conclut que la Maison Dorée s'étalait du Circus Maximus et du Forum romain à l'ouest à la muraille servienne à l'est, des pentes septentrionales de l'Oppius au nord à la porte Capène au sud. C'était bien une *villa* avec un palais sur la Velia et des jardins dont un *laghetto* occupait le centre, là où les Flaviens bâtirent le Colisée. Elle occupait un quart de la Rome républicaine, « enlevant aux citoyens une bonne partie de l'aire habitable ». On comprend les récriminations populaires dont la littérature antinéronienne a amplifié l'écho.

Le mérite de cette dissertation est d'avoir tenu grand compte du relief

de cette partie de la Ville et aussi des intentions de Néron. Mais les conclusions restent problématiques. D'autre part, C. C. van Essen se dit en parfait désaccord avec H. L'Orange pour qui la *praecipua cenatio rotunda* de Néron a une valeur symbolique empruntée aux souverains cosmiques de l'Orient : Néron n'aurait voulu rien d'autre qu'une *villa*. J'accorderais volontiers plus d'importance que lui aux détails que donne Suétone quand il dit que cette rotonde « tournait continuellement sur elle-même, jour et nuit, comme le monde » (*Nero*, 31). Néron n'était-il pas, comme le disait Mommsen, un *auctor diligens sed in minimis maxime*[1] ?

W. Seston.

C. Caprino, A. M. Colini, G. Gatti, M. Pallottino, P. Romanelli, *La colonna di Marco Aurelio* (*Studi e Materiali del Museo dell'Impero romano*, ora *Museo della Civilta romana*) : Roma, L'Erma de Breitschneider, 1955, 124 pages, 91 planches, plusieurs Index.

Voici à nouveau un excellent travail et un instrument d'étude indispensable que nous fournit l'école archéologique italienne. Il s'agit d'une étude exhaustive de la colonne de Marc-Aurèle qui se dresse aujourd'hui encore fièrement au centre même de Rome, sur la Piazza Colonna. L'entreprise est née, comme l'explique la préface de M. P. Della Torre di Sanguinetto, de l'idée d'utiliser scientifiquement la série complète de photographies qui ont été prises, au cours de la dernière guerre, de la colonne de Marc-Aurèle comme de la colonne Trajane, quand, pour protéger ces deux insignes monuments de l'antiquité romaine, on éleva autour d'eux des parois circulaires de protection. Nous pouvons ainsi attendre une publication semblable au présent livre et qui concernera à son tour la colonne de l'*Optimus Princeps*.

Sous la direction de M. G. Q. Giglioli, cinq savants de grand mérite ont été chargés de faire le point des diverses questions que soulève la colonne Aurélienne. Les textes qui nous sont ainsi présentés allient la précision de l'observation à l'exactitude du jugement. Et le lecteur peut sans cesse se référer aux images des documents étudiés, grâce aux soixante-douze planches qui reproduisent successivement toutes les scènes de la longue frise sculptée et aux dix-neuf planches supplémentaires qui reproduisent, à une plus grande échelle, des détails importants de certaines de ces scènes.

1. A la dernière minute nous parvient de M. C. van Essen un article paru dans le même périodique (18 décembre 1955, p. 1-18) sous le titre : *La découverte du Laocoon*, où figurent quelques compléments à la présente dissertation, en particulier un Appendice important, p. 16-18. [*Note de la Rédaction.*]

En tête de l'ouvrage prend place une bibliographie des livres et des articles déjà parus sur le sujet. Ensuite, M. G. Gatti (sous le titre *La Columna Divi Marci nelle sue caracteristiche architettoniche e nel suo ambiente*, p. 15 à 28) situe le monument dans son cadre antique. Il en donne, dans une description minutieuse, les caractéristiques précises. Il signale, avec raison, la profonde différence de situation des colonnes Trajane et Aurélienne. La première se trouvait enserrée entre les monuments somptueux du Forum de Trajan. La colonne Aurélienne s'élevait, au contraire, librement au-dessus des édifices du Champ-de-Mars.

M. A. M. Colini (*Vicende della Colonna dall'Antichità ai nostri giorni*, p. 31 à 42) retrace l'histoire de la colonne, depuis son érection jusqu'à nos jours. La date du monument n'est pas connue avec une parfaite précision. Elle est évidemment postérieure à 175, date à laquelle se terminent les guerres dont la frise conte les péripéties. Sa construction fut sans doute décidée après la mort de Marc. Elle devait être achevée en 193, car une inscription qui se trouve au Musée du Vatican (*C. I. L.*, VI, 1585 — Dessau, II, 5920) nous apprend qu'au cours de cette année Adraste, affranchi de Septime-Sévère, qui avait, avec le titre de *procurator*, charge de veiller sur le monument, fit des démarches pour pouvoir se construire, au lieu de la baraque qu'il occupait jusqu'alors, une maison lui permettant de mieux exercer sa fonction. M. A. M. Colini groupe avec soin tous les documents des siècles passés, dessins, gravures ou pièces d'archives, qui se réfèrent à la colonne Aurélienne.

M. A. M. Pallottino consacre ensuite un important chapitre à l'art de la frise sculptée (*L'arte della Colonna*, p. 45 à 60). Il rappelle très justement que la critique moderne a abandonné, à ce sujet, l'ancienne idée de décadence artistique qui reposait sur la traditionnelle comparaison entre la frise trajane et la frise aurélienne. Le jugement esthétique doit reposer essentiellement sur l'analyse intrinsèque des qualités et des défauts de l'œuvre. Déjà, les articles de M. Wegner et de G. Rodenwaldt avaient bien mis en lumière la transformation du goût romain qui s'est opérée à la fin de l'époque antonine. Le langage de la colonne Aurélienne est plus direct, plus rude et plus vivement expressif que celui de la colonne Trajane. Il semble bien qu'on voit ici se manifester en plein jour le goût profond de l'Italie ancienne pour un style expressif, vivant et sincère, goût qui jusqu'alors avait été contenu par les tendances classiques et hellénisantes de la cour impériale. Ce sont sans doute des traits profonds du vieux tempérament étrusco-italique qui apparaissent à nouveau ici dans une lumière plus crue.

La narration continue de la colonne Trajane fait place à des épisodes plus distincts et plus séparés dans l'espace et le temps. A l'étude plastique des corps succède un langage plus direct, simplifiant et déformant

les volumes. Les figures sont groupées suivant une symétrie presque géométrique. L'art de la colonne présente ainsi un caractère plus populaire et provincial. L'esprit même de l'œuvre semble nouveau. Certes, la colonne Aurélienne, comme la Trajane, exalte la gloire de l'armée romaine. Mais l'accent calme et héroïque de la première fait place à un sentiment humain, plus profond et aigu. Le drame de la guerre est rendu sans fard, avec la férocité des dévastations et des mises à mort, la douleur et la passion des peuples vaincus. Il y a là comme un sentiment frémissant d'humanité qui annonce le monde moderne.

La colonne fut-elle l'œuvre de nombreux artistes ou bien un seul créateur en a-t-il conçu l'ensemble? Le problème est discuté avec pénétration par M. M. Pallottino, qui envisage enfin celui de la valeur artistique de la frise. Il met en relief les qualités exceptionnelles de certains passages, ainsi de la scène du miracle de la pluie (épisode auquel M. J. Guey a consacré récemment de savantes études). Des épisodes comme celui-ci sont rendus avec un bonheur et une émotion qui ne sauraient nous laisser insensibles.

M. P. Romanelli s'attache, à son tour, à l'étude de l'armée romaine telle que nous la représentent les sculptures (*L'esercito romano nella rappresentazione della Colonna*, p. 63 à 77). Il met bien en lumière un fait essentiel : si la colonne Aurélienne glorifie les victoires de Marc-Aurèle sur le Danube comme la colonne Trajane exaltait les guerres daciques de Trajan, le vrai protagoniste de cette longue épopée est, bien plus que l'empereur lui-même, l'armée, qui occupe l'essentiel des compositions et concentre sur elle l'intérêt du spectateur. Sur le plan documentaire, l'intérêt des deux monuments est, on le sait, immense. M. P. Romanelli réunit, avec sa science habituelle, l'essentiel des données que l'on peut tirer de la colonne Aurélienne et qui concernent les différents éléments de l'armée, représentés dans leurs marches ou leurs combats, le vêtement des soldats et des officiers, leur armement, la technique des diverses opérations : franchissement d'un fleuve, marches d'approche, sièges et batailles. Il montre combien apparaît clairement ici la transformation profonde de l'armée romaine, qui perd son unité et son homogénéité d'antan, tandis que son armement se complique et se diversifie et qu'une place toujours plus grande est faite, dans ses rangs, aux éléments non romains.

M. C. Caprino suit, enfin, pas à pas, les guerres germaniques et sarmates de Marc-Aurèle, en analysant les unes après les autres les scènes qui se succèdent sur la longue frise en spirale (*I rilievi della Colonna. La guerra germanica e sarmatica*, p. 81 à 117). Ce sont toutes les questions des lieux, des dates, de l'identité des personnages représentés qui sont ici examinées à la lumière des études déjà publiées. Pour chaque épi-

sode, nous avons le point de la question et l'opinion autorisée de l'auteur.

Le volume est terminé par un appendice rappelant, d'après les documents conservés aux Archives vaticanes, les restaurations subies au cours des siècles par la colonne Aurélienne.

Tel est ce modèle d'étude exhaustive qui groupe intelligemment les textes de divers spécialistes et qui servira de base nécessaire aux recherches ultérieures. Les progrès de l'archéologie étrusco-romaine dépendent de la publication de livres semblables.

Raymond Bloch.

Pierre Grimal, *Les villes romaines* (Coll. « Que sais-je? », n° 657) : Paris, Presses Universitaires, 1954, 115 pages in-12 et 29 figures.

Après avoir exposé les principes de l'urbanisme romain, qui, à son sens, doit plus à la civilisation hellénistique et moins à la civilisation étrusque qu'on ne le dit d'ordinaire, M. Grimal étudie la formation de Rome. Reprenant ce qu'il écrivait dans un compte rendu rebondissant de la belle thèse de M. Le Gall, M. Grimal est d'avis que Rome n'est aucunement la ville de son fleuve : elle s'est développée autour de son Forum et, quand on a voulu l'agrandir, on ne l'a fait qu'en créant de nouveaux forums, ceux que les fouilles des années 30 ont si splendidement dégagés. Mais le plan de Rome est beaucoup plus capricieux que celui des villes qui s'en sont inspirées et où l'on retrouve presque toujours les mêmes éléments : forum, basilique, curie sénatoriale, Capitole avec un temple de la Triade Capitoline, remplacée peu à peu par les empereurs divinisés, sanctuaires indigènes, amphithéâtres et thermes (deux créations italiques), les fontaines et les aqueducs (là l'éditeur de Frontin est plus que jamais à son aise), pour finir les murs et les arcs. Ainsi ce petit livre peut rendre le même service que les *Monuments d'Algérie* de Gsell, c'est-à-dire guider non seulement les visiteurs des villes antiques, mais même ceux qui ont le bonheur de les fouiller : on n'en peut faire éloge plus flatteur.

Marcel Durry.

Pierre Grimal, *Dans les pas des Césars* : Paris, Hachette, 1955, 126 pages in-4°, 61 planches en noir, 8 planches en couleurs. (Photographies de Frédérique Duran.)

Ces albums, qui se multiplient, attirent et inquiètent. Trop souvent, ils sont dus à des amateurs. Cette fois, au contraire, a présidé à l'entreprise un vrai maître de nos études, et cela se sent.

Les photographies nous conduisent à travers Rome et jusqu'à Ostie, jusqu'à la Villa Hadriana. Elles sont fort belles, toutes pleines de buis-

sons et d'arbres, en souvenir sans doute des « Jardins romains » et de leur auteur, ce jeune homme de Tarente. Elles sont instructives, même pour ceux qui se sont souvent promenés à travers les chères ruines ; quand j'y errais à la recherche des « Trophées Farnèse », je n'ai jamais si bien compris, par exemple, le plan de la *Domus Flavia*. Quelques vétilles : la description des planches n'est-elle pas un peu succincte? le schéma de la Basilique de Constantin (pas plus numéroté que les autres) n'est-il pas mal placé? pourquoi le plan de la p. 111, qui signale les principales voies, omet-il la Via Appia? les couleurs sont-elles très justes? pourquoi cette série de beaux clichés se termine-t-elle avec ce macaque égyptien : revanche d'Actium? Ces photographies me font une fois de plus regretter la pauvreté de notre matériel d'enseignement dans nos Facultés ; la plupart de ces vues devraient être montrées aux étudiants et longuement commentées en marge de Virgile ou de Properce ou de Tacite. Mais l'Institut d'Études latines de la Sorbonne n'a même pas une lanterne à projections et encore moins un amphithéâtre équipé *ad hoc*.

La vraie signature de M. Grimal, on la trouve dans sa substantielle préface. Il m'a dit l'avoir écrite avec joie : je le crois sans peine. Le style en est tour à tour gracieux et magnifique, comme il convenait au sujet. Mais surtout chaque développement sur une époque, sur un empereur, sur un monument, suggère aussitôt l'état scientifique actuel de la question et ajoute le plus souvent à cette mise au point une idée neuve. M. Grimal prépare entre autres choses une « Topographie de Rome », qui remplacera, enfin (il fut excellent en son temps), le *Lexique* de M. Homo. Il a pris sa récréation avant ce qui est peut-être sagesse. En tout cas, ce divertissement fait très bien augurer du gros volume impatiemment attendu et que seules retardent les fouilles actuellement en cours au Forum et au Palatin.

Marcel Durry.

Épigraphie, paléographie, papyrologie.

Corpus Inscriptionum Latinarum, Voluminis XVI Supplementum, ed. H. Nesselhauf, Berlin, de Gruyter, 1955, p. 213 à 249, gr. in-4° et 19 planches.

Il me semble qu'il est bon de signaler la parution d'un nouveau supplément au *C. I. L.*, car c'est un événement pour les spécialistes et un événement d'ordinaire discret. On sait qu'aux volumes régionaux (de II à XIV), le *C. I. L.* a ajouté un tome XV pour l'*Instrumentum domesticum*, et en 1936 un tome XVI pour les diplômes militaires. Son auteur, M. Nesselhauf, aujourd'hui professeur à Fribourg i. B., nous